

## Avant-propos

J'ai longtemps écarté l'idée d'écrire des souvenirs qui n'auraient brillé par aucune pensée ou fait singulier. Une autobiographie, étalant avec complaisance ma vie familiale et mes états d'âme personnels, ne m'a pas non plus paru une bonne idée. Par contre, si je considère l'importance des bouleversements moraux, idéologiques, techniques et matériels qui se sont produits pendant les 75 années de ma vie, je me dis qu'il serait peut-être intéressant de retrouver l'itinéraire d'un témoin qui, par ses activités professionnelles diverses et ses engagements de citoyen, a vécu au plus près cette accélération de l'histoire.

Adolescent en herbe au moment où éclate la deuxième guerre mondiale, j'ai été mêlé aux combats de la résistance, aux campagnes de la 2<sup>e</sup> DB, j'ai vécu les rêves de transformation de la société qui fleurissaient au sortir de l'Occupation, j'ai dirigé Radio-Télé-Luxembourg pendant le règne du général de Gaulle et la guerre d'Algérie, j'ai consacré près de 30 années de ma vie à l'édition au sein du groupe Hachette puis au syndicat national de l'édition ; j'ai enfin tâté de la vie politique comme candidat aux élections législatives et comme élu local (maire et conseiller régional). Tout cela fait un ensemble d'expériences et de souvenirs qui valent peut-être d'être racontés non pas comme une somme didactique mais comme un buisson d'histoires et d'anecdotes distillant le passé grain par grain.

Proust a eu raison d'écrire : « Tout comme l'avenir ce n'est pas tout à la fois mais grain par grain qu'on goûte le passé. »

J'ai souvent regretté que mes ascendants directs (père, mère, grands-parents etc.) n'aient pas laissé ce type d'ouvrage qui

présente un intérêt pour la famille mais aussi peut-être pour les historiens futurs.

A l'aube du troisième millénaire, il semble que le temps se vide de sa mémoire. Les changements si rapides et l'obligation de s'y adapter absorbent toute l'énergie et les forces de création de notre époque. C'est pour contrecarrer ce risque que je me suis attelé à écrire cette promenade de plus d'un demi-siècle qui va de 1939 à l'aube du nouveau millénaire.

On y verra défiler bien des personnages connus ou moins connus que j'ai rencontrés dans des circonstances variées.

Je pense qu'à travers cette relation, le lecteur de demain se fera une idée plus réelle de la façon dont les événements du XX<sup>e</sup> siècle ont pu être vécus par les contemporains, qu'ils soient passifs ou actifs.

Je me suis obligé, tout au long de cette promenade dans mon passé (personnel et surtout professionnel) à respecter la belle formule de Talleyrand : « Je ne blâme ni ne loue, je raconte. »

V.B.T.

## 3 septembre 1939 - Varengeville-sur-mer

Le 3 septembre 1939, à Varengeville-sur-mer, Seine Inférieure (c'est ainsi qu'on appelait, à l'époque, le département de Seine-Maritime), j'entamais une journée ordinaire d'un adolescent de 13 ans en vacances. Malgré les conversations graves des grandes personnes qui ne parlaient que de guerre, ma préoccupation première était d'organiser ma journée avec mes copains autour d'un tennis, de la plage ou de promenades à vélo.

Le matin du 3 septembre, je trouvais mon père spécialement nerveux. Il ne décollait pas son oreille d'un poste de radio qui parlait d'attaque de la Pologne par les armées d'Hitler et de l'entrée en guerre imminente de la France et de l'Angleterre. Cette atmosphère lourde annonçait des changements majeurs dans nos vies et j'y trouvais un motif d'excitation. Habituellement je descendais à la plage avec mon père pour me baigner. J'aimais partager avec lui le frisson de l'eau froide de la Manche, les risques des courants de la marée qui nous drossaient parfois sur des grands rochers, véritables sentinelles postées au bord des plages de galet du pays.

Le 3 septembre, mon père me conseillait de partir sans l'attendre et m'assurait qu'il me rejoindrait plus tard. Un de mes copains de vacances surgit à ce moment dans l'allée qui conduisait à la maison de mes parents depuis la route. Il s'appelait Michel Geoffroy et le hasard faisait qu'il était aussi mon voisin à Neuilly où nous habitions, tous deux avec nos parents, dans deux immeubles voisins. Michel avait un père qui avait vécu en Indochine. Ses évocations de la vie coloniale avec ses fastes, ses mystères, ses fumeries me transportaient dans un monde inconnu et fascinant. J'avais d'ailleurs pensé qu'il était possible d'accéder à ces paradis en m'engageant dans une carrière

d'administrateur colonial. J'en avais parlé à mon père qui adhérait à ce projet et j'avais beaucoup sympathisé au lycée Pasteur avec le fils du président du conseil de l'époque, Édouard Dak-dier, qui militait au sein de la Ligue maritime et coloniale, vaste organisation qui regroupait tous les fervents de l'Empire.

Michel Geoffroy, qui portait avec lui tous ces rêves coloniaux, déboula à bicyclette devant le perron de la maison et m'annonça que la guerre avait été déclarée, que de grands bouleversements allaient se produire et que nous allions entrer dans une période de vacances éternelles. L'angoisse ambiante se transformait pour nous en bonheur. Longtemps, après cette journée de fracture de l'histoire, en pleine Occupation, Michel Geoffroy sut donner à nos rencontres ce parfum de rêve et de romanesque qui m'aidait à mieux supporter la tristesse des contingences.

Avec Michel nous prîmes le chemin de la valleeuse qui, à travers le bois des Moutiers et le parc floral des Mallet, conduit à la plage la plus proche.

Cette plage, à l'aplomb de la vieille église de Varengeville, au pied des falaises de craie, est couverte de galets à la marée haute ; à la marée basse, les grandes étendues de la grève sont parsemées de rochers, de bancs d'algues, de creux où l'eau stagne en attendant le retour du flot.

Ce 3 septembre, quand nous arrivâmes Michel et moi, la mer était haute, laissant très peu de place aux estivants. Cela n'avait pas beaucoup d'importance car nous n'étions pas sur une plage populaire mais sur un petit espace réservé à quelques familles privilégiées passant leurs vacances dans un coin de paradis.

A l'époque, pas de radio portable, pas de téléphone mobile, simplement le bouche à oreille et les divagations de l'imaginaire.

Trois ou quatre familles avaient installé des draps de bain sur les galets inconfortables. Un sentiment d'attente, de résignation flottait entre ces adultes et ces adolescents, déjà gavés d'informations sinistres. Un silence lourd et douloureux enveloppait cette assemblée de bourgeois favorisés comme si chacun

d'eux sentait que l'histoire s'engouffrait dans un chemin tragique.

Mon père, habillé d'une veste de tweed et d'un pantalon de flanelle, et la tête couverte d'un feutre mou apparut en fin de matinée. Il enfila, protégé par une large serviette, son maillot de bain noir dont il fixa ses bretelles sur ses épaules blanches. Il confirma à ses voisins la nouvelle de la guerre et entra vite dans la mer. Sans dire un mot et en prenant une tête de circonstance, je fis de même en recommandant à mon ami Michel, habituellement loquace, de garder le silence.

L'assemblée de la plage devint totalement muette. Les mouettes, qui sont si criardes d'habitude, avaient déserté le ciel. Un vague clapotis avait remplacé les rouleaux du flot montant. Une photo a fixé ces derniers moments de paix. Elle fascine et produit en moi le contraire de l'hébétude, plutôt une agitation intérieure, la pression de l'indicible. Cette photo n'est pas animée ; elle est plutôt figée mais elle m'anime et c'est ce qui en fait toute sa valeur. C'est le moment où, pour un adolescent de treize ans et pour la société bourgeoise dont les racines plongeaient dans le terreau du XIX<sup>e</sup> siècle, l'histoire bascule tout d'un coup et s'avance une des plus grandes catastrophes du siècle. En étais-je conscient ?

Varengueville, 9 km de Dieppe, pays de Caux, bord de mer, falaises crayeuses, champs de blé et gras pâturages. Pourquoi ce petit village qui n'en est pas un, étendu sur une grande surface occupée par de superbes maisons dont les jardins sont à l'image des jardins d'outre-Manche a-t-il connu une telle célébrité depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ? Des artistes connus et renommés ont fait sa notoriété : Monet, Braque, Miro, Roussel, Blanche, Porto Riche, les frères Tharaud ; tous ont aimé ses chemins creux, les gémissements de la bouée du phare d'Ailly qui rappelle la catastrophe de ce bateau échoué sur les hauts fonds de la plage, en face de Vasterival. Ils ont aimé la lumière, la truculence cauchoise. Peut-être l'esprit de Maupassant, né à quelques kilomètres de là, hante-t-il encore les lieux. Le manoir d'Ango, qui dresse au fond d'une majestueuse hêtraie ses tours Renais-

sance, affiche la fortune d'un grand flibustier qui partageait avec le roi les fruits de ses rapines.

Aux artistes qui ont fait la renommée de Varengeville il faut ajouter l'influence britannique liée à l'histoire de Dieppe et aux liaisons maritimes faciles avec Newhaven. Les Anglais aiment retrouver ou reconstituer, en dehors de chez eux, leur cadre de vie, leurs jardins, leurs fleurs. Les bourgeois de Dieppe, de leur côté, avec leur anglomanie affichée, accueillent volontiers cette greffe étrangère. Les jardins Mallet, célèbres pour leurs essences asiatiques, célèbrent quelque part l'époque victorienne et la page indienne de son épopée coloniale. Rien d'étonnant à ce que chaque année, des dizaines de milliers de visiteurs britanniques continuent à visiter le parc floral Mallet, apprécié par les plus grands connaisseurs de l'art du jardin.

Varengeville inspire aussi des sentiments romantiques comme la fuite du temps, la fragilité des choses. Les frères Tharaud, chroniqueurs célèbres du Maghreb et de l'Europe des Balkans, avaient bien cerné cet aspect troublant.

Je me souviens d'un texte qu'ils avaient écrit, en préface à un ouvrage sur Varengeville. En prenant exemple sur cette vieille église qui surplombe la falaise, ils avaient décrit cette inexorable usure qui fait reculer, régulièrement, la côte et provoque des éboulements malgré les efforts systématiques de consolidation. L'exemple devenait une métaphore.

Ce petit cimetière, serré autour du clocher, dont les tombes s'en vont en morceaux dans une mer dont les vagues furieuses attaquent la base des falaises, aurait inspiré à Chateaubriand des pages superbes.

Je me souviens d'une vieille demoiselle, à l'âge indéterminé, qui habitait au bord extrême d'une falaise. Elle passait toute l'année dans ce lieu désert et, lors des tempêtes d'équinoxe, se demandait si elle n'allait pas être subitement engloutie. Elle me disait que son calcul de probabilité intégrait son âge (donc la durée de vie qui lui restait en principe) et le recul annuel de la falaise. Mlle de Gasparin (car tel était son nom) avait la transparence d'un fantôme. Je me souviens des soirées musicales

qu'elle organisait l'été autour d'un répertoire romantique. Elle se mettait au piano et en jouait agréablement. Les esprits rôdaient autour de nous et nous n'étions pas certains que leur intention était bienveillante.

Varengueville était aussi un lieu de vacances, un «resort» bon chic bon genre, adopté par la haute société protestante et la grande bourgeoisie parisienne. Le mode de vie n'était en aucune façon celui d'une station balnéaire. Les résidents avaient une vie sociale et mondaine retenue. Ils conservaient jalousement leur indépendance, adoraient leur jardin, menaient une vie de famille sans tapage. L'anglicisation assurait une certaine maîtrise des rapports sociaux et une communauté profonde de goût.

Il n'y avait pas de vie de plage, pas de sport nautique. Varengueville était une campagne au bord de la mer avec des grandes propriétés isolées les unes des autres et dotées de jardins à l'anglaise. Longtemps d'ailleurs un architecte paysagiste canadien anglais, Gordon Elliott, régnait sans partage sur les jardins. Il était le propre oncle d'Elliott-Trudeau, futur Premier ministre du Canada que j'ai bien connu dans les années qui ont suivi la guerre. Je me souviens d'un grand gaillard, hirsute, à la barbe fournie, chaussé de sandales de franciscain dont les fous rires étaient incontrôlés. Je le voyais plutôt devenir une sorte de beatnik, dans le sillage de Kerouac. Trudeau, avec qui j'ai correspondu peu de temps avant sa mort, avait en lui une bonne dose d'originalité et de créativité qu'il allait employer par la suite dans ses hautes fonctions politiques.

Mes grands-parents Trélat s'étaient installés, après la première guerre, dans ce lieu fréquenté et vanté par tant d'artistes. Ils y avaient été attirés aussi par des amis parisiens qui disaient avoir découvert un coin privilégié, susceptible d'amortir les chocs politiques et sociaux du siècle.

A Varengueville, quelques grandes familles protestantes : les Mirabaud, les Mallet, les Thomasson, les Wickham, les Masselin donnaient le ton en amalgamant une anglomanie traditionnelle avec une attirance pour la vie artistique incarnée par quelques grands noms de la musique, de la peinture, du théâtre.

Mon grand-père Marcel Trélat, issu du Conseil d'État, président de la compagnie fermière des chemins de fer tunisiens et administrateur de nombreuses sociétés, a loué, pendant des années, une merveilleuse maison aux banquiers Mallet. C'est dans cette maison, « Les Communes », que j'ai vécu avec mon frère Yves et mes deux sœurs Rose-Marie et Martine, les premières années de nos vacances normandes. Cette maison, en forme d'Y, avait un patio intérieur d'un type colonial qui était inhabituel dans le pays de Caux. L'explication de cette étrangeté tenait au fait que l'architecte des Communes était le même que celui du grand manoir des Moustiers, résidence de la famille Mallet. Ce grand manoir, longtemps privé d'électricité et du confort moderne, était l'œuvre d'un architecte anglais qui avait construit à Delhi le palais du vice-roi des Indes. Mon grand-père Trélat a essayé vainement de convaincre les Mallet, pendant de nombreuses années, de lui vendre cette maison des Communes dont le charme et l'environnement forestier s'inscrivaient si bien dans l'esprit de Varengeville.

Aussi loin que mes souvenirs remontent, je me souviens de goûters aux Communes, autour d'une table ronde dressée pour le « tea time » où les hommes, habillés en longues vestes de tweed, le nœud papillon noué autour d'un col anglais et les femmes en robe d'après-midi, le bibi charleston posé sur la tête, conversaient légèrement. Jacques Émile Blanche, le fils du docteur Blanche, peintre ultra doué et humaniste au savoir encyclopédique, donnait une touche de fantaisie à ces réunions un peu compassées. C'est dans cette maison des Communes, entourée de bois, que j'ai connu les grandes frayeurs de mon enfance.

Mon frère Yves, mon aîné de 3 ans, m'entraînait dans les chasses au dahu dont le principe consistait à attendre, la nuit, dans les sombres forêts, l'arrivée d'un animal fantastique sur la queue duquel il fallait verser du sel. Bien sûr l'animal n'existait pas et les fantômes avaient le temps de danser autour de moi avec un rythme macabre tandis que le vent de la mer répandait un son lugubre.

La proximité de la maison de Mlle de Gasparin ajoutait à ma peur. Un jour, j'ai vu une meute de loups s'échapper et j'ai longtemps décrit à mes sœurs terrorisées un spectacle digne de la bête de Gevaudan.

Mon grand-père Marcel Trélat, malheureusement veuf un an après ma naissance, était un merveilleux grand-père, attaché à ses petits enfants, ne sachant que faire pour leur dispenser douceur et gâterie. Je me souviens d'un âne qui se prêtait avec docilité à tous nos caprices, comme dans les romans de la comtesse de Ségur.

Malgré ses efforts obstinés, mon grand-père ne réussit pas à acheter la maison des Communes.

Après sa mort, survenue alors que je n'avais pas 7 ans, mes parents renoncèrent au projet et décidèrent de construire leur propre maison. A cette époque, on avait des maisons pour les grandes vacances. On mettait sous la naphtaline les meubles des appartements parisiens et on partait trois mois d'affilée, le temps des congés scolaires. Pour les vacances de Pâques ou de Noël, notre grand-père nous emmenait à l'hôtel, à La Baule ou à Hyères. J'ai deux souvenirs liés à ces séjours. A La Baule, alors que je n'avais pas cinq ans, je me suis perdu sur la plage et j'avançais en pleurant vers le Pornichet sans m'arrêter et sans comprendre ce qui m'arrivait. C'était l'époque des kidnappings et le fils de Lindbergh avait été retrouvé assassiné par des truands, furieux de n'avoir pas touché la rançon. Mon grand-père et mes parents ont passé une après-midi et une nuit épouvantables en imaginant le pire. Heureusement j'avais été recueilli entre temps par des bonnes sœurs qui ont pris grand soin de ma petite personne. A cette époque, les techniques de communication n'étaient pas devenues ce qu'elles sont aujourd'hui ! Je n'ai retrouvé ma famille qu'après une nuit passée au couvent ! Le second souvenir est lié à Hyères, lieu de villégiature d'hiver. Je me rappelle avoir copiné, pendant les vacances de 1932 avec le général Weygand, ancien chef d'état-major de Foch et futur généralissime. Ma seconde ascendance, Brugère, me prédisposait à admirer les grands soldats. C'est pourquoi le petit garçon que j'étais (6 ans) bavait d'orgueil

lorsque le général Weygand me prenait par la main pour me promener entre les palmiers du grand hôtel d'Hyères.

En attendant, Varengville était toujours au centre du dispositif des vacances familiales et mon père n'avait pas résisté à la pression de sa belle famille Trélat qui lui avait imposé ce lieu de villégiature au détriment de la Rivière, propriété de ma grand-mère Brugère. La tradition s'instaura vite dans la famille Brugère (les frères et les sœurs de mon père) que ma mère n'aimait pas la campagne, la vraie campagne, dépourvue des distractions du bord de mer ou des fréquentations sociales huppées. C'est peut-être pour cette raison et par la seule force des choses que lorsque ma grand-mère Brugère mourut en 1950, la propriété de la Rivière échut à mon oncle Raymond et non pas à mon père, pourtant destinataire de ce bien.

A Varengville, pendant 3 ans, mes parents qui avaient repris la direction des opérations après la mort de mon grand-père, louèrent des maisons puis se décidèrent, en 1936, à construire ou plutôt à aménager une grande villa sur la falaise mais assez loin de son bord extrême. Cette maison, sans charme particulier, ressemblait aux villas de Deauville avec ses colombages, ses clochetons, ses grandes baies ouvertes sur des pelouses fleuries. Elle avait deux annexes, c'est-à-dire deux autres petites maisons (dont l'une s'appelait l'Orangerie) destinées à devenir le théâtre privilégié des frasques de notre jeunesse. Mes parents donnèrent à leur propriété le nom de « pré des Moustiers ». Nous bordions la grande propriété des Mallet, le bois des Moustiers, appelé à devenir un des plus beaux parcs floraux d'Europe. Ce voisinage avec ce manoir étrange où l'orientalisme inspirait le mode de vie, la maison et les jardins allait accompagner mes premières émotions d'adolescent.

## Mon enfance, les débuts de mon adolescence

Je suis né le 23 novembre 1926, au domicile de mes parents, avenue Pierre I<sup>er</sup> de Serbie dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement.

A cette époque, les femmes d'un milieu privilégié accouchaient chez elles plutôt qu'à l'hôpital où les risques d'infection étaient nombreux.

Ma mère se souvenait que son accoucheur était venu dans la nuit prodiguer des soins en tenue de soirée, un foulard de soie blanche autour du cou. J'ai peu de souvenirs de l'avenue Pierre 1er de Serbie sinon d'un jour où mon père était passé à travers la vitre de la porte d'entrée de l'immeuble. Nos fenêtres donnaient sur les jardins du musée Galliera où les nounous déambulaient avec de grands landaus à capote.

J'étais le troisième dans l'ordre d'arrivée au monde derrière ma sœur aînée Rose-Marie, mon frère Yves et devant ma sœur Martine, la benjamine de la famille. Toute la progéniture était née dans ce grand et bel appartement bourgeois de l'avenue Pierre 1er de Serbie.

Après la mort de mon grand-père Trélat, en 1933, mes parents émigrèrent et s'installèrent à Neuilly, rue Parmentier, dans un vaste appartement moderne loué à la Nationale (compagnie d'assurances). C'est à Neuilly que j'ai commencé à emmagasiner mes premiers souvenirs d'enfant et d'adolescent. C'est à Neuilly que nous passâmes les temps agités, de la Guerre et de l'Occupation. C'est à Neuilly que nous vécûmes les joies de la Libération et les premières étapes de dispersion du noyau familial. Ma mère demeura dans ce grand appartement de Neuilly une dizaine d'années après la mort de mon père (1958) avant de s'installer définitivement rue Galilée où elle mourut subitement et seule, en 1971.